

Les thèmes de l'œuvre Les Caractères

Le théâtre du monde

La Bruyère représente le **monde comme un théâtre**, thème traditionnel dans la littérature moraliste du XVII^{ème} siècle.

Le monde est théâtral car **chacun met en scène sa richesse et sa fortune**, dans une société régie par **l'artifice et la superficialité**.

Ainsi, **le regard est omniprésent** dans Les Caractères. **Tout est spectacle et destiné à être vu** : « *L'on se donne à Paris (...) pour se regarder au visage et se désapprouver les uns les autres* » (VII, remarque 1). La Bruyère décrit même un spectateur de profession : « *il a vu, dit-il, tout ce qu'on peut voir* » (VII, remarque 13) qui passe sa vie à fréquenter la Cour et la ville pour voir et être vu.

Sur cette scène, **chaque courtisan est un acteur** « *Un homme qui sait la Cour, est maître de son geste, de ses yeux et de son visage* » (VIII, remarque 2).

Cette comédie sociale est néfaste car **l'art de la dissimulation détruit le « naturel »**, très important au XVII^{ème} siècle.

La satire sociale

Derrière la comédie sociale, se cache la **satire sociale**. **L'hypocrisie**, la **rivalité**, la **jalousie** pointent sous **l'artifice et la superficialité**.

« *L'air de Cour est contagieux* » écrit La Bruyère dans la remarque 14 du livre VIII. Cette métaphore de la maladie suggère que ce **théâtre du monde, amusant à regarder**, n'en reste pas moins un **espace de corruption et de déchéance**.

L'honnête homme

La Bruyère part du portrait de **l'honnête homme (idéal de l'homme au XVII^{ème} siècle)** : un homme **mesuré, convenable, cultivé**, qui n'essaie pas de paraître pour ce qu'il n'est pas.

Ainsi, les **portraits satiriques** sont à lire comme des **contre-modèles de l'honnête homme**.

Par exemple, Théodecte (V, 12) est trop théâtral. Il veut être le centre de tout et a des gestes et des tons de voix excessifs, qui manquent de discrétion. Narcisse (VII, 12) ne se soucie que de lui-même.

L'honnête homme, au contraire, se caractérise par sa **modestie**, sa **mesure** et sa **maîtrise des relations sociales et de la conversation** (livre V, « De la société et de la conversation »).

La Cour et la ville

Dans le livre VIII, La Bruyère s'intéresse particulièrement à **deux espaces qui amoindrissent les vertus de l'homme et font ressortir ses vices : la Cour et la ville**.

Ce sont les **lieux du changement perpétuel**. **Rien n'y est stable, tout y est en mouvement**, ce qui ne peut que déplaire au **moraliste qui souhaite l'équilibre, la raison, et la perpétuation de la tradition**.

Le champ lexical de **l'agitation caractérise** par exemple le portrait de **Cimon et Clitandre** qui « *portent au vent, attelés tous deux au char de la fortune* ». (VIII, remarque 9)

La Cour et la ville sont également **dominées par la figure de la Roue de Fortune** qui **fait et défait les destins à l'aveugle**.

Dans ces espaces, les **hommes sont en esclavage** : « *Qui est plus esclave qu'un courtisan assidu, si ce n'est un courtisan plus assidu* » (VIII, remarque 69)

L'argent

Dans le livre VI « Des biens de Fortune », La Bruyère **dénonce la supériorité de l'argent sur la vertu**, car **l'argent perturbe l'ordre social**.

Ainsi, Giton représente l'allégorie des fortunés se donnant tous les droits sur les autres en raison de sa richesse (VI, remarque 83).

L'argent est devenu un **instrument de décadence**. Dans une société où l'argent est le fondement de l'individu, **celui qui n'en possède pas est exclu**, comme Phédon que la pauvreté rend inapte à toute interaction sociale (VI, remarque 83).

L'art de gouverner

Dans le livre X « Du Souverain ou de la République », La Bruyère **réfléchit au meilleur gouvernement possible**. Il **critique la tyrannie**, « *manière la plus horrible et la plus grossière de se maintenir* » (X, 2) **ainsi que la guerre et le désir de conquête** de certains princes (X, remarques 9 et 10).

Le roi doit être le « *Père du peuple* » (X, remarque 27) et **assurer la paix et la tranquillité publique** au lieu de poursuivre sa gloire personnelle (X, remarque 24).

Dans la remarque 29, La Bruyère représente même **le Roi comme un berger** qui conduit son peuple avec justice, fermeté mais surtout soin et humilité. « *Image naïve des peuples et du Prince qui les gouverne, s'il est bon Prince* ».

Le prince idéal doit avoir « *une parfaite égalité d'humeur* », « *le cœur ouvert et sincère* » (X, 35), le sens de la mesure, **le souci de tous et de chacun**. On reconnaît aisément dans cette remarque la transposition de l'idéal de l'honnête homme en politique.

Le Roi doit aussi savoir s'entourer. Quand il sélectionne ses ministres, c'est en songeant à ceux qu'aurait choisis son peuple (X, remarque 23) : « *C'est un extrême bonheur pour les peuples quand le Prince admet dans sa confiance et choisit pour le ministère ceux qu'ils auraient voulu lui donner s'ils avaient été les maîtres* ».